



[Accueil](#) | [Tout savoir sur VAN](#) | [Salle de Presse](#) | [Actions VAN](#) | [News](#) | [Agenda](#) | [Photothèque](#) | [Contactez-nous](#)

Pierre Péan sur le Rwanda, ou le discours de la haine
Publié le : 27-10-2006

/ Archives / n°581
septembre 2006
Société

par Assumpta Mugiraneza

Extrait de L'Arche n° 581, septembre 2006

Numéro spécimen sur demande à info@arche-mag.com

Reproduction autorisée sur internet avec les mentions ci-dessus

Dans un ouvrage visiblement écrit à la hâte et dont le titre à lui seul est une interpellation (Noires fureurs, blancs menteurs), Pierre Péan affirme apporter des éléments conduisant à réviser le discours habituel sur le génocide dont furent victimes les Tutsi (1) du Rwanda entre avril et juillet 1994. Énonçant sa vérité « sur les terribles massacres de 1994 », l'auteur met en scène un nouveau monde où la victime devient bourreau et où le bourreau devient victime. Un monde où les défenseurs des droits de l'homme deviennent des extrémistes à la solde des Tutsi, et où les individus impliqués dans le génocide deviennent, comme par magie, des références absolues.

On peut s'interroger quant aux mobiles de cette incursion de Pierre Péan sur un terrain où il ne s'était signalé par aucune pratique journalistique ni aucun travail d'investigation. Quelle mouche a bien pu piquer cet homme ? Pourquoi se noie-t-il dans une entreprise aussi peu maîtrisée et exhalant des relents de racisme ? Pourquoi prend-il le risque de blesser une population qui tente de se relever d'un génocide ? Pourquoi met-il en jeu la réputation de son pays dans une entreprise de négationnisme avéré ?

Pierre Péan ne nie pas directement le génocide des Tutsi ; mais il en nie une partie substantielle. Selon lui, il s'agit là d'un génocide, certes, mais un génocide où sont morts aussi bien des Tutsi que des Hutu, et en fait beaucoup plus de Hutu que de Tutsi. Exemple de cette comptabilité ethnique (p. 20) : « Peut-on encore ne parler que du génocide des Tutsi alors que, depuis 1990, le nombre de Hutu assassinés par les policiers et les militaires obéissant aux ordres de Kagame est bien supérieur à celui des Tutsi tués par les milices et les militaires gouvernementaux ? ».

L'auteur prétend éclairer l'opinion internationale, abusée par une flopée d'agents qui se sont mis au service de la cause tutsi, du FPR (Front patriotique rwandais, composé principalement de Tutsi en exil, ainsi que d'un certain nombre de Hutu opposés au régime Habyarimana), et de Paul Kagame (dirigeant du FPR, aujourd'hui président du Rwanda). Il veut, dit-il, rendre justice aux Hutu, tués et accusés d'avoir tué. Il s'en prend à l'histoire officielle qui « ne peut davantage intégrer les massacres, pillages et exactions de toutes sortes commis par le FPR depuis 1990, tant au Rwanda qu'au Zaïre, territoire sur lequel les militaires du FPR sont entrés pour exterminer les réfugiés hutu par centaines de milliers... » (pp. 238-239).

Dès les premières lignes, le livre propose une lecture du génocide reposant entièrement sur l'attentat commis le 6 avril 1994 contre l'avion de type « Falcon 50 » transportant le président rwandais Juvénal Habyarimana (2). « Il apparaît d'abord que dans la phase ultime de sa conquête du pouvoir, Kagame a planifié l'attentat, donc planifié aussi sa conséquence directe : le génocide des Tutsi perpétré en représailles » (p. 19). Se fondant sur un « rapport » du juge français Bruguière - un « rapport » dont on a beaucoup parlé, mais qui n'a jamais été remis à aucun organe de la République ni à aucune autorité internationale - accusant Paul Kagame d'avoir organisé l'attentat contre l'avion, Pierre Péan enferme son lecteur dans une logique selon laquelle l'attentat est la cause unique du génocide.

Le lecteur, qui jusque-là avait été trompé par tous les autres auteurs, est appelé à partager avec Pierre Péan l'illusion d'une parfaite maîtrise de l'histoire. Ainsi (p. 237) : « Au quartier général du FPR à Mulindi, on fait la fête à l'annonce du crash du Falcon 50. Les soldats de Kagame, pourtant si disciplinés, si réservés, se sont mis à chanter, à danser et à boire pour fêter l'événement... L'anecdote, tout comme l'enquête du juge Bruguière sur l'attentat du 6 avril 1994 contre l'avion présidentiel, n'ont pour l'instant pas place dans l'histoire dictée par la communauté internationale et consolidée vaille que vaille par les faux témoignages de Kagame et de ses supporters blancs à Paris, Bruxelles ou New York. L'ONU a en effet tiré un lourd rideau sur le vrai déroulement de la tragédie rwandaise. »

Moins que l'exactitude des faits, ce qui compte est l'illusion que l'auteur en donne. Tenu en haleine, le lecteur ne s'arrête plus pour marquer une pause de réflexion. Pierre Péan va lui expliquer, dans un style accessible au plus grand nombre, un monde dont on lui parle sans qu'il y comprenne vraiment grand-chose. Pierre Péan est là pour le guider, multipliant les références bibliographiques, les dates et les descriptions des lieux, citant ici et là des noms et des titres qu'il utilise comme bon lui semble. Ainsi, un chercheur au CNRS devient sous sa plume « un idéologue pro-tutsi » qui manipule tout le laboratoire si ce n'est toute l'université où il est professeur, ne produisant que des publications qui vont dans le sens de son militantisme pro-FPR. Et, en face, la parole d'un ancien ministre de Habyarimana recherché pour crime de génocide sera prise pour argent comptant.

Habituellement, le discours d'un chercheur s'inscrit plutôt dans un mode qui expose, argumente, interroge et évite de prendre parti. Cependant, Pierre Péan semble avoir des comptes à régler : lorsqu'il parle des Tutsi, son discours reflète la même haine dont témoignaient en 1994 la propagande du Hutu Power, les articles du journal Kangura et la Radio des Mille Collines (surnommée « Radio-machette »).

Pour quiconque connaît la propagande qui avait préparé au génocide, encouragé le génocide pendant qu'il se déroulait, et accompagné les forces génocidaires dans leur fuite, le livre de Pierre Péan n'a de nouveau que son épaisseur (plus de 500 pages) et le fait qu'il a été publié par un prestigieux éditeur. Son contenu est un mélange de délires haineux à l'encontre des Tutsi, de calomnies et d'insultes à l'encontre de tous ceux qui ne partagent pas la vision négationniste de l'auteur, et un effort désespéré afin de faire passer les coupables pour des victimes. Il s'agit, en fait, d'une réédition des discours des milieux extrémistes hutu, augmentée de quelques références au fameux « rapport Bruguière » et de documents tirés des archives de la République.

Le style discursif de Pierre Péan ne laisse pas de place au doute. Il affirme, oppose et nie. Il met en scène un monde bipolaire, où il donne à voir d'un côté une assurance absolue du bien, et de l'autre un monde du mal absolu. Comme dans tous les discours de la haine, celui qui est supposé appartenir au mal ne prend pas la parole : il est dépeint par ceux qui le mettent en cause, et la sentence tombe rapidement.

Pierre Péan sait ce que les gens pensent, sans avoir à les interroger. Il rapporte, sur le même ton, ce que lui ont déclaré quelques témoins choisis, ses propres intuitions, et ce que sont censés penser ceux qu'il ne se donne pas la peine d'interroger. Aucun doute ne doit transparaître. Le lecteur doit croire tout ce que dit l'auteur, et se laisser entraîner sans risquer le moindre mouvement d'empathie pour ces Tutsi intrinsèquement mauvais et menteurs.

Le Rwanda, c'est loin, c'est en Afrique ; et là-bas, les ethnies, les tribus s'entre-tuent toujours, n'est-ce pas ? Pierre Péan explique à son lecteur les différentes ethnies de ces contrées lointaines. Il explique surtout une ethnie qui, par sa nature profonde, explique à elle seule l'incroyable histoire révélée par le livre : l'ethnie tutsi. Là est en effet la clé qui permet de comprendre l'incompréhensible.

Le Tutsi est ce que la nature a fait de plus manipulateur et de plus menteur ; le Tutsi, et sa culture du mensonge ; le Tutsi, dont les jolies filles ont investi les lits des Occidentaux qui, maintenant, travaillent à la solde de leurs frères... La propagande contre les Tutsi, qui a précédé le génocide, ne disait pas autre chose.

Brossant le portrait du Tutsi, Pierre Péan prend soin de mélanger les dires d'un de ses témoins (proclamé « historien » pour les besoins de la cause), les notes des administrateurs de la colonisation au début du siècle dernier, et son propre discours. Ayant consacré quelques pages à dépeindre le Tutsi menteur, l'auteur souligne qu'« il est important d'ajouter et de garder en tête que le Rwanda est aussi le pays des mille leurres, tant la culture du mensonge et de la dissimulation domine toutes les autres chez les Tutsi et, dans une moindre part, par imprégnation, chez les Hutu » (p. 41).

Cette vision, qui date de l'époque coloniale, est reprise à son compte par Pierre Péan (p. 44) : « Les rebelles tutsi ont fait beaucoup mieux (que les leurres militaires). Ils ont réussi jusqu'à maintenant à falsifier complètement la réalité rwandaise, à attribuer à d'autres leurs propres crimes et actes de terrorisme, à diaboliser leurs ennemis. Enquêter au Rwanda relève du pari impossible tant le mensonge et la dissimulation ont été élevés par les vainqueurs au rang des arts majeurs... Kagame et ses collaborateurs tutsi ont, jusqu'à présent, réussi à ce que l'opinion publique internationale prenne des vessies pour des lanternes. »

Pierre Péan se pose en expert. Il est l'homme qui a découvert, et qui donne à voir la véracité de ses découvertes. Il compile les éléments à sa convenance, dans le but de donner l'impression d'une parfaite maîtrise du sujet mais aussi pour accentuer la vraisemblance de ce qu'il met en scène. Les écrits du journaliste camerounais Charles Onana serviront à contrebalancer les travaux des universitaires Jean-Pierre Chrétien ou Gérard Prunier. Le témoignage d'un rescapé du génocide sera contredit par un présumé génocidaire réfugié quelque part en Europe. Un rapport de la Fédération internationale des droits de l'homme sera mis en concurrence avec une lettre commune écrite par un groupe de génocidaires réfugiés à Goma, dans l'ex-Zaïre.

Dans l'ensemble, la ligne directrice du raisonnement de Pierre Péan reste celle du complot. Auteurs du complot : Kagame, le FPR et les Tutsi, aidés de leurs « blancs menteurs » acquis à la cause tutsi. À leurs côtés, les Anglo-saxons. Les victimes du complot sont, bien évidemment, les Hutu accusés de génocide, et la France accusée de complicité avec le régime génocidaire.

Le génocide des Tutsi de 1994 s'est passé quasiment en direct devant les médias du monde (même si cela n'a pas permis de l'éviter). Les journalistes et les travailleurs humanitaires apportèrent leurs témoignages,

et très vite l'ONU reconnu qu'au Rwanda un génocide venait de prendre pour cible la population tutsi.

Le Tribunal International pour le Rwanda fut bientôt mis en place pour juger les principaux responsables du génocide. En décembre 2003, l'Assemblée générale des Nations unies instaura la journée du 7 avril, date du commencement du génocide, comme journée internationale de réflexion sur le génocide. Petit à petit, l'histoire du génocide des Tutsi du Rwanda s'écrit. Les responsabilités sont progressivement révélées.

Comment Pierre Péan peut-il balayer tout cela d'un revers de la main ? En brandissant la théorie du complot. Les Tutsi, ces menteurs sans égal dans l'histoire de l'humanité, ont programmé les massacres, allant jusqu'à sacrifier certains des leurs. Ils ont manœuvré de sorte que le monde entier les prenne pour les victimes et condamne leurs victimes comme des bourreaux. Et, dans cette entreprise, ils ont été sciemment aidés par les Anglo-saxons et par certains Belges. Le parfait complot.

Les Tutsi voulaient le pouvoir à tout prix. Ils ne sont pas manipulateurs pour rien. Ce sont des gens qui aiment le pouvoir, et qui sont prêts à tout lui sacrifier. Le FPR voulait s'emparer du Rwanda, par tous les moyens, et régner sans partage. Mais comment s'imposer, alors qu'ils sont si peu nombreux ? Pour Pierre Péan, la réponse est claire : programmer et mettre en œuvre un génocide, en faire porter la responsabilité aux Hutu, gagner militairement, et le tour est joué !

Cela peut paraître compliqué. Mais rien n'est difficile pour ces Tutsi, passés maître dans l'art de la manipulation et du mensonge. Seul le président français, François Mitterrand, a vu clair dans leurs manigances. François Mitterrand semble d'ailleurs s'être confié à Pierre Péan (p. 60) : « Le président français a compris que les Inkotanyi (combattants du FPR) n'ont pas renoncé à prendre le pouvoir par la force et feront tout pour continuer à déstabiliser la région. »

Ici, Pierre Péan livre un scoop : les responsables français auraient aidé Habyarimana tout en admirant Kagame et le FPR. Il ajoute (p. 189) : « S'ils avaient compris que, même quand ils discutaient à Arusha, Kagame et le FPR étaient bien décidés à prendre le pouvoir par la force, les responsables politiques et militaires français n'étaient pas assez cyniques pour imaginer jusqu'où les rebelles tutsi étaient prêts à aller pour y arriver. »

Les Tutsi ont rallié à leur cause tant d'honnêtes citoyens et tant d'organisations. Leurs filles ont pris possession des lits appropriés. Le Tutsi dispose d'un pouvoir d'infiltration et de séduction auquel rien ne résiste, sauf de rares exceptions comme Pierre Péan ou ses amis... Quant aux Tutsi qui vivent hors du Rwanda, l'auteur n'hésite pas à les accuser d'avoir noyauté les ONG (p. 44) : « Cette culture du mensonge s'est particulièrement développée dans la diaspora tutsi. Pour revenir "l'an prochain à Kigali", celle-ci a pratiqué avec efficacité mensonges et manipulations. Les associations de Tutsi hors du Rwanda ont fait ainsi un très efficace lobbying pour convaincre les acteurs politiques du monde entier de la justesse de leur cause. Elles ont infiltré les principales organisations internationales, et d'aucuns, parmi leurs membres, ont su guider de très belles femmes tutsi vers des lits appropriés... Leur brillante intelligence a su parfaitement se jouer de nombreux milieux intellectuels. »

Pierre Péan divise le monde en deux. D'un côté, il y a le monde du mal, que représente le Tutsi. Et, avec lui, tous ceux qui ne partagent pas l'idéologie extrémiste hutu : intellectuels, simples citoyens en relations avec les Tutsi, institutions reconnaissant le génocide. Il y a « les blancs menteurs » : ce sont les conjoints, les enfants nés d'unions mixtes, les proches de ces familles, et aussi des militants des droits humains, des journalistes, des chercheurs et des hommes politiques. Il y a aussi les « professionnels de l'anti-France », des associations comme Survie et la Cimade, des journalistes comme Colette Braeckman (du quotidien belge *Le Soir*) et Patrick de Saint-Exupéry (du quotidien français *Le Figaro*), des chercheurs comme Jean-Pierre Chrétien et Gérard Prunier, des personnalités comme André Glucksmann et Bernard-Henri Lévy. Tous ont une caractéristique commune et décisive : reconnaître le génocide des Tutsi, en témoigner, en faire un objet d'étude, de conférence ou d'article, et réclamer que justice soit faite.

De l'autre côté, on trouve le monde du bien : des pauvres gens victimes de la méchanceté des Tutsi et de leurs amis. Ce sont principalement des Hutu en prison ou en exil, et les services secrets français mis en cause dans le génocide des Tutsi au Rwanda. Parmi ces pauvres gens, il y a les déserteurs de l'APR (Armée patriotique rwandaise) qui ont fait de la prison pour des délits financiers avant de s'exiler. Certains d'entre eux sont devenus les témoins officiels du juge français Jean-Louis Bruguière. Ainsi, pour apprécier la personnalité de Kagame, l'auteur se réfère aux descriptions de ces « témoins », ou encore aux dignitaires de l'ancien régime. Pour juger de l'intervention française, on ne se risque pas à interroger les Tutsi ou leurs « blancs menteurs ». On s'adresse à ceux qui ont bénéficié de l'étrange coopération franco-rwandaise, et à ceux qui l'ont soutenue jusqu'au bout. Le chapitre 4 est tout simplement intitulé « Bruxelles, plaque tournante de désinformation du FPR ». L'auteur y développe sa vision d'une sorte de toile d'araignée tissée autour du monde par les Tutsi, en mélangeant vie privée et engagement associatif. La toile d'araignée touche tous les milieux : les politiques, la coopération, les universités, les médias, les associations juives, les institutions religieuses, les organisations internationales, etc.

Le président Habyarimana, ami de la France, est dépeint comme un homme épris de paix, qui faisait bien marcher son pays et qui, une fois la guerre lancée, a essayé de trouver une issue pacifique (p. 45) : « Depuis l'accession au pouvoir du général Habyarimana en 1973, jusqu'à la guerre d'octobre 1990, aucune violation majeure à caractère ethnique n'a eu lieu. Le président Habyarimana était même plutôt populaire parmi les Tutsi de l'intérieur, au point d'avoir été accusé par certains Hutu de les favoriser. » Pierre Péan, chantre de Habyarimana, passe sous silence son coup d'État de 1973 et les assassinats massifs des hommes politiques - jusqu'au premier président hutu, Grégoire Kayibanda.